

**EMPRUNTS ET CODE-SWITCHING DANS LE DISCOURS DES  
VENDEURS DE PRODUITS DE SANTE DANS LES CARS  
INTERURBAINS AU BURKINA FASO : LES LANGUES NATIONALES  
AU SECOURS DU FRANÇAIS, Daouda TRAORÉ (Centre National de la  
Recherche Scientifique et Technologique – B.-F)**

daodatraore@yahoo.fr

**Résumé**

Cette étude consiste à analyser les pratiques du français des vendeurs de produits de santé dans les cars de transport interurbain au Burkina Faso. Ce nouveau type de commerce, dont les débuts sont estimés à une quinzaine d'années, est de plus en plus perceptible sur les grands axes routiers du pays. Les publicistes en charge de la vente de ces produits, dans leur communication en français, utilisent un langage adapté à la configuration linguistique cosmopolite des passagers. À y prêter une oreille attentive, c'est un français parsemé de particularités lexicales provenant des langues locales qui y est servi. C'est ce constat qui a justifié le choix du présent sujet qui consiste à analyser les discours de ces commerçants, en vue d'y relever les marques symbolisant l'influence de l'environnement linguistique burkinabè. Les données exploitées pour parvenir à cette fin sont constituées d'enregistrements audio des discours en français desdits vendeurs sur certains axes routiers du pays. L'analyse des données révèle que l'écologie linguistique et socioculturelles du Burkina Faso a des répercussions sur le français pratiqué par cette frange de commerçants. Ces répercussions se manifestent notamment en termes d'emprunts aux langues locales et de code-switching avec pour langues enchâssées certaines langues nationales véhiculaires.

**Mots clés :** Burkina Faso, produits de santé, vendeurs, discours, cars interurbains

**BORROWINGS AND CODE-SWITCHING IN THE DISCOURSE OF  
HEALTH PRODUCT SELLERS IN INTERCITY BUSES IN BURKINA  
FASO: THE NATIONAL LANGUAGES TO THE RESCUE OF FRENCH**

**Abstract**

This study consists in analyzing the French practices of health product sellers in intercity buses in Burkina Faso. This new type of trade whose beginnings are estimated to be around fifteen years old, is increasingly visible on the country's major roads. The advertisers in charge of selling these health products, in their communication in French, use a language adapted to the cosmopolitan linguistic configuration of the passengers. When we lend an attentive ear, it is a French dotted with lexical peculiarities coming from local languages that is served to the customers-travelers. It's this observation which has justified the choice of the present subject which consists in analyzing the discourse of this category of traders, in order to identify the brands symbolizing the influence of the Burkinabè linguistic environment on the French spoken by this category of traders. The data used to achieve this are audio recordings of the said seller's speeches. The analysis

of the data reveals that linguistic and sociocultural ecology of Burkina Faso have repercussions on the French practiced by this group of traders. These repercussions are manifested in particular in terms of borrowing from local languages and code-switching with certain national vehicular tongues as embedded languages.

**Keywords:** Burkina Faso, health products, sellers, speeches, intercity cars

## Introduction

Rares sont les voyageurs de certaines compagnies de transport reliant les principales grandes villes du Burkina Faso à la capitale Ouagadougou qui, au cours de leur voyage, n'ont pas été réveillés de leur torpeur par des 'commerçants-publicistes' d'un genre nouveau. Ces personnes à la 'bouche mielleuse' qui, de toute évidence, semblent avoir des partenariats avec les responsables des compagnies de transport dans lesquelles elles exercent, ont à leur possession des produits de toutes natures et de provenances diverses qu'elles proposent aux passagers et dont elles vantent sans sourciller les mérites. Le plus souvent, la langue dans laquelle ces messieurs s'adressent aux passagers-clients des cars est le français. Mais il n'est pas rare, sur certains axes routiers, en fonction de la configuration linguistique et ethnique des passagers, d'entendre certains d'entre eux faire la publicité de leurs marchandises en langue nationale *moore* et dans une moindre mesure en *jula* et en *gulumācema*<sup>1</sup>. Ce qui a retenu notre attention dans cette pratique que les Burkinabè ont découvert il y a environ une quinzaine d'années maintenant, ce sont les procédés communicationnels de ces vendeurs à travers leurs discours en français. Ces vendeurs, à travers les 'pharmacies ambulantes', pratiquent une variété de français qui s'inscrit dans ce qui est communément appelé le 'français d'Afrique'. Pour S. Simeu (2016, p. 7), « Cette variété de français qui est parlée en Afrique subsaharienne est de plus en plus dynamique, ce qui fait d'elle (comme il en va d'autres variétés situées dans cette partie du monde) un outil langagier qui permet d'organiser les activités de la vie quotidienne [...] ».

De nombreuses études ont déjà été menées sur les particularités du français parlé par différentes catégories socioprofessionnelles au Burkina Faso. Cependant, au stade actuel de nos recherches, nous n'avons pas encore connaissance d'une telle étude consacrée aux vendeurs de produits dans les cars.

Nous avons, pour ce faire, envisagé la présente étude qui se propose de mettre un accent sur les pratiques du français en s'intéressant à la manière dont les vendeurs se servent de l'écologie linguistique et de la diversité culturelle qu'offre le Burkina Faso pour communiquer avec leurs clients-patients. Il sera concrètement question pour nous d'examiner les productions verbales sur le terrain, afin d'interroger les pratiques des langues (français et langues nationales) en situation de contact dans notre corpus. La question principale de l'étude peut être formulée

---

<sup>1</sup> Les noms *moore*, *jula* et *gulumācema* sont transcrits phonétiquement. Ils sont avec le *fulfulde* les quatre langues nationales majoritairement parlées au Burkina Faso.

comme suit : Quelles sont les répercussions de l'écologie linguistique et socioculturelle sur les pratiques du français pendant la vente des produits de santé dans les cars interurbains au Burkina Faso ?

Notre étude s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle la communication entre les vendeurs et leurs clients se déroule dans un environnement (espace géographique) dont les spécificités linguistiques et socioculturelles offrent des ressources supplémentaires pour communiquer en français.

Comme résultat attendu, nous comptons apporter une contribution à la connaissance des pratiques du français au Burkina Faso, à la lumière d'une base empirique composée d'interactions naturelles. Les données recueillies seront analysées du point de vue morphologique, lexical et syntaxique.

## **1. Approches théorique et méthodologique**

### **1.1. Approche théorique et définition des concepts**

Notre étude s'inscrit dans le cadre général de la sociolinguistique, et plus spécifiquement dans le cadre du contact de langues. Par contact de langues nous nous référons à S. G. Thomason (2001, p. 1) qui le définit de façon simple comme l'usage de plus d'une langue dans un même endroit, au même moment : « In the simplest definition, language contact is the use of more than one language in the same place at the same time ». Nous considérons la variété de français dont il est question dans notre étude, non pas comme un simple fait de coexistence du français avec les langues nationales burkinabè, mais aussi et surtout comme un fait de contact matérialisé par les phénomènes d'emprunt et de code-switching.

Parlant justement des notions d'emprunt et de code-switching, deux mécanismes résultant du contact entre deux ou plusieurs langues, elles ont fait l'objet de nombreux écrits, souvent empreints de contradictions, sur la conception que les auteurs ayant travaillé dans le domaine ont de la nature desdites notions. Il nous a donc semblé nécessaire de décliner le sens exact que nous attribuons à chacune d'elles, en nous référant aux auteurs dont les approches nous semblent plus proches des résultats de nos recherches de terrain.

La distinction entre les notions de l'emprunt et du code-switching a suscité de nombreux débats qui, de façon générale, se sont longtemps focalisés sur trois critères principaux qui permettraient de les distinguer. Il s'agit des critères de l'intégration linguistique, du lexique mental et du nombre de mots.

Les chercheurs du domaine ont longtemps considéré l'intégration linguistique comme une caractéristique propre à l'emprunt, contrairement au code-switching. Ainsi, toutes les formes linguistiquement intégrées étaient considérées comme relevant de l'emprunt et non du code-switching. Bien plus tard, certains chercheurs à l'image de C. Myers-Scotton ont prouvé que l'intégration linguistique était loin d'être un critère distinctif entre les deux notions. Selon K. Ziamari (2008, p. 74), se référant aux travaux de C. Myers-Scotton sur la question « [...] la notion d'intégration linguistique n'est plus cet outil opérationnel sur lequel on peut compter pour la différenciation des deux formes ».

Pour distinguer les deux notions, C. Myers-Scotton propose alors le critère du lexique mental, tel que ci-dessous résumé par K. Ziamari (2008, p. 74) :

Le lexique mental, impliquant une activation disproportionnée des deux codes, est un critère proposé par C. Myers-Scotton, permettant de distinguer les deux formes. L'emprunt et le code switching se différencient seulement par leur appartenance à un lexique mental. L'emprunt appartient au lexique mental de la langue matrice tandis que le code switching requiert l'activation des lexiques des deux langues.

Selon la terminologie de C. Myers-Scotton, la "langue matrice" (ML "Matrix Language") désigne la langue dans laquelle le/les interlocuteur(s) communique(nt), tandis que la "langue enchâssée" (EL "Embedded Language")<sup>2</sup> renvoie à la langue dont le/les interlocuteur(s) sollicite(nt) des éléments étrangers pour la communication. Pour appliquer cela à notre étude, le français représentera la langue matrice et les langues nationales véhiculaires concernées seront appelées langues enchâssées.

Quant au nombre de mots, il a aussi toujours été considéré comme un critère fondamental pour distinguer l'emprunt du code-switching. Ainsi, l'emprunt était assimilé à l'usage d'un seul mot; tandis que le code-switching renvoyait à l'usage de plus d'un mot. Ce critère est tout aussi réfuté par certains spécialistes du domaine qui estiment que l'usage d'un seul mot peut renvoyer au code-switching.

En examinant les différents critères ci-dessus, on note une très grande proximité entre les deux mécanismes, à telle enseigne qu'il paraît difficile de les dissocier aisément. Au regard de la configuration des données recueillies sur le terrain, les définitions que nous attribuons aux deux notions dans cette étude découlent de celles formulées par C. Myers-Scotton (1992, p. 33) qui, selon K. Dombrowsky-Hahn (1999, p. 35) « [...] définit l'emprunt comme l'incorporation du matériel d'une langue dans une autre. Le code-switching est la sélection du matériel d'une langue encastrée (EL) dans des énoncés d'une langue matrice (ML) à l'intérieur de la même conversation ».

Nous avons en effet constaté à travers nos enregistrements que l'incorporation du matériel linguistique d'origine burkinabè dans la communication en français des vendeurs de produits médicaux dans les cars se présente globalement sous deux cas de figures. Dans la première configuration les termes issus de l'environnement linguistique et culturel burkinabè constituent avec les termes du français standard les éléments d'une même structure syntaxique. C'est le type d'emplois que S. G. Thomason (2001, p. 132) appelle "code-mixing" ou "intrasentential switching" et à qui nous attribuons le nom d'emprunts syntaxiquement intégrés. Quant à la seconde configuration, elle est constituée de phrases dans une des langues nationales incorporées dans une même conversation en français ; le tout dans une succession de phrases différentes appartenant à

---

<sup>2</sup> "Langue enchâssée" est la traduction française de "embedded language" proposée par K. Ziamari (2008). Pour la même expression, K. Dombrowsky-Hahn (1999), elle, préfère "langue encastrée" comme traduction.

chacune des deux langues. C'est ce genre d'interférences que nous considérons comme renvoyant au code-switching. Il correspond à ce que S. G. Thomason nomme "code-switching" ou "intersentential switching".

## 1.2. Approche méthodologique

Les données exploitées pour la présente étude ont été collectées sous forme d'enquêtes préliminaires pour la rédaction d'un projet d'étude contrastive sur les plans interactif et sociolinguistique au Burkina Faso et au Cameroun.<sup>3</sup> Ces données sont constituées d'enregistrements successifs d'une durée d'environ trois heures, entre juillet 2015 et juin 2020, par nous pour le compte de la partie burkinabè. Les parcours des tronçons routiers durant lesquels les enregistrements ont été effectués sont : Ouagadougou - Sabou, dans le car reliant Ouagadougou (capitale politique) à Batié (ville frontalière avec la Côte d'Ivoire) ; Sabou - Ouagadougou, dans le car reliant Bobo-Dioulasso (capitale économique) à Ouagadougou ; et enfin Ouagadougou - Boussé, dans le car reliant Ouagadougou à Ouahigouya (chef-lieu de la région du nord). Le choix de ces axes routiers est lié au fait qu'ils sont parmi les plus fréquentés du pays, aussi bien par les voyageurs que par lesdits vendeurs de produits. Les sociétés de transport que nous avons empruntées pour les enregistrements sont TSR (Transport Sana Rasmané) et STAF (Société de Transport Aéroma et Frère). Elles font partie des premières, et jusqu'à nos jours des rares, compagnies de transport à accepter la collaboration avec les vendeurs de médicaments dans leurs cars. Nous avons procédé à l'enregistrement des conversations en toute discrétion et à l'insu des autres passagers. Seuls les vendeurs de produits sont informés de la présence d'un enquêteur dans le car, car nous avons toujours sollicité au préalable une autorisation du responsable de l'agence de commercialisation des produits dont relèvent les vendeurs et dont le bureau jouxte la gare centrale de la compagnie TSR à Ouagadougou. Nous avons, par la suite, eu des entretiens avec quelques-uns des vendeurs, afin de mieux comprendre : les raisons qui motivent la pratique d'une telle activité ; la réaction du public cible face à leurs messages publicitaires ; les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur activité, etc.

Après l'enregistrement des données, nous avons procédé à leur transcription orthographique en français puis à leur analyse. Mais lorsque nous avons eu affaire, dans les interactions, à des phrases entières dans une des langues nationales du Burkina Faso, nous avons opté de transcrire lesdites phrases selon les règles orthographiques de la langue concernée. En ce qui concerne les analyses

---

<sup>3</sup> C'est un projet qui était prévu pour être mené par une collègue du Cameroun et nous-même, mais la suite de la réflexion sur ses fondements théoriques est restée en suspens. Nous prévoyons de la réactiver incessamment. En attendant, chaque partie est appelée à exploiter les données préliminaires déjà en sa possession à travers des publications d'articles. Cela a l'avantage de faciliter plus tard la réalisation de l'étude, surtout dans son volet comparatif.

proprement dites, nous avons mis à profit notre connaissance du milieu et nos compétences dans les langues en contact, ainsi que la documentation existante sur ces langues. Il faut noter que nous n'avons pas prioritairement orienté nos analyses vers les caractéristiques phonétiques et phonologiques du français dont il est question. Ce sont plus sur les traits morphosyntaxiques que nous avons accentué nos recherches.

## **2. Le secteur de la médecine traditionnelle au Burkina Faso**

Nous avons remarqué que certains des vendeurs de produits dans les cars, après les salutations d'usage et avant la série de présentation des médicaments contenus dans leurs cartons, s'évertuent à communiquer à leurs auditoires des recettes à base de plantes accessibles dont ils vantent les vertus. Pour cela, ils affirment haut et fort que l'activité qu'ils mènent consiste à promouvoir la médecine traditionnelle. C'est fort de ce constat qu'il nous a semblé important de dire un mot sur le secteur de la médecine traditionnelle pour mieux comprendre sa structuration.

Le secteur de la médecine traditionnelle est assez bien structuré et bénéficie auprès du gouvernement d'une reconnaissance officielle. C'est ainsi qu'au sein du ministère de la santé, il a été créé une direction consacrée à la médecine traditionnelle : la direction de la médecine traditionnelle. Sous le régime déchu de l'ancien président Blaise Compaoré, il était organisé chaque année une rencontre de concertation entre tradipraticiens et chercheurs, dans l'espoir de briser la méfiance et les relations conflictuelles et éventuellement nouer des partenariats entre ces deux entités. Ces partenariats ont même permis aux chercheurs de mettre sur le marché des produits médicaux à base de plantes locales. De nombreux produits de la médecine traditionnelle ont également, après de nombreux tests, été homologués par les chercheurs de l'Institut de Recherche en Sciences de la Santé (IRSS / CNRST). Nombreux sont les tradipraticiens qui sont ainsi périodiquement formés dans divers domaines (comme l'hygiène, la prise en charge des malades, le dosage, etc.) par des spécialistes de la santé moderne dans le cadre de leur collaboration et de la complémentarité dans le traitement de certaines maladies.

Il faut cependant noter que les vendeurs de médicaments dans les cars ne relèvent pas de la médecine traditionnelle. Ils ne sont pas reconnus, et ne se reconnaissent pas aussi, comme tradipraticiens. Ils disent être des commerciaux. Ils refusent le titre de docteurs, contrairement à leurs homologues d'autres pays africains. Ils disent mettre leur statut de lettrés au profit des nombreuses personnes analphabètes et lettrées qui n'aiment pas lire, en découvrant les vertus des plantes et en réinvestissant cette somme de connaissances moyennant des frais largement à la portée de la bourse de la population. Ils disent être permanemment en porte-à-faux avec le syndicat des pharmaciens et certains médecins avec qui ils ont fréquemment des altercations verbales dans les cars. Ils affirment travailler à la mise en place d'une association des vendeurs de médicaments, en vue de défendre leurs causes et intérêts.

### 3. Bref aperçu sur la configuration linguistique du Burkina Faso

Le Burkina Faso est un pays multilingue qui compte une soixantaine de langues nationales parlées par une population totale estimée à 20 505 155 habitants, dont 9 900 847 hommes et 10 604 308 femmes (selon les résultats définitifs du 5e RGPH du Burkina Faso, réalisé en 2019). Les principales langues véhiculaires (ou langues inter-ethniques) du pays sont le *moore*, le *jula* et le *fulfulde*. Du point de vue de la pratique linguistique, il existe des régions relativement homogènes : le Centre et le Nord avec le *moore*, l'Est avec le *gulumācema*, l'Ouest avec le *jula*, le Sahel avec le *fulfulde*.

Les différentes langues que compte le Burkina Faso se répartissent entre les trois grandes familles linguistiques suivantes : la grande famille Niger-Congo, la grande famille nilo-saharienne et la grande famille afro-asiatique. Ces langues, dans leur écrasante majorité, appartiennent à la grande famille des langues nigéro-congolaises. Les seules exceptions sont : le songhaï et le zarma qui font partie de la grande famille des langues nilo-sahariennes, ainsi que le haoussa et le tamachek qui relèvent de la grande famille des langues afro-asiatiques.

Du point de vue de leurs statuts, les langues nationales ont pour domaine privilégié les communications familiales, les relations amicales ainsi que les transactions commerciales. Elles jouent également un rôle primordial dans les rites et pratiques culturelles. Au plan de l'éducation, certaines langues nationales sont utilisées dans l'alphabétisation des adultes et dans l'enseignement bilingue. Dans le domaine public le français demeure la langue la plus utilisée. Il est reconnu par la constitution comme la seule langue officielle au Burkina Faso. Il est la langue dominante dans le système de l'information ainsi que dans le système éducatif. Par conséquent, la langue française est très valorisée et valorisante au détriment des langues nationales qui se voient, en effet, réduites à des fonctions mineures et secondaires. L'expression "langues nationales" est attribuée à toutes les langues locales du pays.

Comme le stipule si bien E. Kwofie (2004, p. 39),

[...] le français se trouve au Burkina Faso dans un milieu aussi pluriculturel et plurilingue que dans tout autre pays d'Afrique. En dépit de son statut de "langue seconde", le français est minoritaire en ce sens qu'il est connu d'une très faible proportion de la population burkinabè [...].

Le français, entrant en contact avec cette pluralité de langues et de cultures, subit à son tour une particularité dans sa pratique locale par rapport au français métropolitain. Rien de plus logique, puisqu'il est d'ordinaire reconnu que « De manière générale, les langues ne représentent pas des entités isolées et stables ; au contraire, elles entrent constamment en contact entre elles, [...] » (E. Winter-Froemel, 2015, p. 401).

B. B. Woba (1990, pp. 73-79), cité par E. Kwofie (2004, p. 69), identifiait du reste en son temps, pour le cas du Burkina Faso, trois éléments dans « l'émergence d'une possible variété de français local » : une certaine influence de

l'usage ivoirien ; une prégnance des substituts linguistiques, mais corrigées par la norme ; un recours à l'argot qui dénote le souci de se créer une identité culturelle. A travers les analyses des données restreintes à notre sujet de recherche, nous en saurons davantage.

#### **4. Résultats de la recherche et discussion**

Nous avons opté de circonscrire notre travail à l'étude des mécanismes de l'emprunt (plus précisément les emprunts lexicaux) et du code-switching.

##### **4.1. Les emprunts lexicaux**

E. Winter-Froemel affirmait dans une de ses études (2015, p. 403) que « L'effet du contact linguistique le plus prototypique est probablement celui d'un emprunt lexical ». Nous avons effectivement constaté à travers nos enregistrements que le matériel emprunté aux réalités socio-culturelles burkinabè est nettement plus d'ordre lexical que structural (morphosyntaxique). Dans le domaine du contact des langues, il est du reste communément admis que l'occurrence des emprunts lexicaux, contrairement aux emprunts structuraux, n'exige pas aux locuteurs de la langue emprunteuse un état de bilinguisme avancé. Tout cela est confirmé par les propos suivants de S. G. Thomason et T. Kaufman (1988, pp. 37 et 40):

Although lexical borrowing frequently takes place without widespread bilingualism, extensive structural borrowing, as has often been pointed out, apparently requires extensive (though not universal) bilingualism among borrowing-language speakers over a considerable period of time. [...] As is usual in borrowing situations, words are borrowed first and structural features later, if at all.

De nombreuses études corroborent les propos de E. Winter-Froemel (2015, p. 412) selon lesquels « Le nombre d'emprunts aux langues d'Afrique est relativement restreint en français métropolitain ». Cependant, dans les anciennes colonies françaises d'Afrique noire les différentes variétés du français qui y sont parlées sont truffées de particularités lexicales du fait de l'adaptation de la langue à son contexte d'usage (Cf. Agence Universitaire de la Francophonie, 2004).

Les nombreux emprunts lexicaux très récurrents que nous avons relevés dans nos enregistrements sont soit du champ lexical des pathologies les plus fréquentes dans le pays, soit de celui des mets alimentaires ou de boissons locales très prisées. Nous avons aussi enregistré quelques emprunts relevant du lexique ordinaire, ainsi que des interjections de certaines des langues nationales. Un morphème relateur emprunté au *jula* y a également été décelé.

##### **4.1.1. Le domaine des pathologies**

La pratique du français des vendeurs de produits de santé dans les cars de transport se distingue par un usage remarquable de termes désignant des pathologies bien connues des populations et pour lesquelles ces vendeurs disent



détenir des remèdes curatifs très efficaces. La plupart de ces termes ont un emploi généralisé dans le pays et même dans de nombreux pays voisins comme la Côte-d'Ivoire, le Mali, etc. Ci-dessous quelques-uns des plus récurrents dans nos enregistrements :

- *Kroussa-kroussa* : Du *jula* [*kurusakurusa*] est une affection cutanée accompagnée de fortes démangeaisons, communément appelée en français standard 'gale'. Les boutons cutanés qui la caractérisent font qu'elle est souvent désignée en *jula* par le mot *kourou-kourou* [*kurukuru*] "boutons cutanés", comme dans le passage suivant extrait du discours d'un vendeur :

(1) *Seulement il va nettoyer tout ce qui est impureté sur la peau : date, bouton, gale, teigne, les kroussa-kroussa, les kourou-kourou, [...].*

- *Kooko* : Du *jula* [*ko:ko:*], c'est le terme local désignant les hémorroïdes : une dilatation des veines au niveau de l'anus et du rectum se manifestant par une tumeur. *Kooko* constitue l'un des termes qui ont une occurrence très élevée dans nos enregistrements. Ci-dessous quelques extraits de passages relevés dans nos enregistrements :

(2) *Y a pas cet homme-là qui va lever la main dans ce car, il va dire que lui il n'a pas kooko. Qui n'a pas kooko ici ? Faut lever ta main on va voir. [...] Tout le monde souffre des hémorroïdes. En fait vous ne savez pas. Les gens se disent que si tu as kooko l, c'est que tu as un problème au niveau du ventre ou bien au niveau de l'anus [...].*

- *Dagbè* : Du *jula* [*dagbe*]. Il s'agit d'une infection des lèvres, se caractérisant par des fissures et une blancheur au niveau des extrémités de la bouche. Dans certaines localités de nos pays, il n'est pas rare de voir certains gamins affectés par cette maladie subir les railleries de leurs camarades qui les appellent 'bouche blanche'. *Dagbe* est du reste un mot composé, constitué de *da* "bouche" et *gbè* "blanc".

(3) *Les perlèches, c'est quoi ? C'est ça on appelle communément en jula dagbè. Ça sort ici comme ça blanc blanc [il indexe les extrémités gauche et droite de la bouche]. Remarquez ça hein, quand on a ça, on peut même pas bien rire [...].*

#### 4.1.2. Le domaine des mets et des boissons

Pour indiquer aux clients les aliments dont la consommation immodérée peut constituer un danger pour leur santé, ou pour indiquer les boissons qui sont autorisées pour la prise des médicaments dont ils font la publicité, les vendeurs ont particulièrement recours aux noms locaux bien connus du commun des Burkinabè. Certains de ces noms sont d'origine étrangère (notamment ivoirienne) et ne sont donc pas pris en compte dans notre étude. Cependant, il se pourrait qu'on les retrouve dans quelques exemples illustratifs, employés dans les mêmes phrases que des termes d'origine burkinabè. Ce sont, entre autres : *atchéké*, *foutou*, *placali*,

*bissap, koutoukou, guiness*, etc. Ils constituent de nos jours des emprunts bien établis dans toutes les sphères de l'environnement socioculturel du Burkina Faso.

Ci-dessous les emprunts les plus récurrents du français aux termes d'origine burkinabè :

- *Beinga* : Il s'agit du terme signifiant haricot en langue nationale *moore* [*benga*] ; un mets alimentaire très prisé au Burkina Faso.

- *Tigènakourou* : Terme d'origine *jula*, le [*tigenakuru*] désigne en français le pois de terre, une plante légumineuse à graine souterraine dont les Burkinabè sont reconnus comme étant de grands consommateurs.

Voici deux exemples d'extraits de discours qui contiennent chacun des mets énumérés ci-dessus :

(4) *Prenez quelqu'un à Ouagadougou qui se lève à sec ; Petit déjeuner beinga ; 11 heures atchéké ; à midi foutou ; 16 heures du riz. Quand il est 22 heures il paye tigenakuru, pois de terre gros grain là. Est-ce que ventre là c'est poubelle!*

(5) *Nous tous on mange mal. On mange n'importe quoi à n'importe quelle heure. On peut se réveiller le matin : 6 heures petit-déjeuner beinga ; à 10 heures tu complètes avec attiéké ; à midi tu vas manger foutou ; 16 heures du riz ; 23 heures tigènakourou. On dirait ton ventre-là c'est magasin.*

- *Gnamakou* : du *jula* [*namaku*] qui signifie gingembre. En général les gens l'emploient sous cette forme aussi, selon les contextes, comme diminutif de *gnamakoudji* [*namakuji*] qui signifie "jus sucré de gingembre".

- *Tchapalo* : AUF (2004, p. 363) estime que le mot *tchapalo* [*capalo*] provient des langues burkinabè, sans préciser son origine exacte. Il désigne la bière obtenue à partir du sorgho ou du petit mil.

- *Zom-koom* : Le *zom-koom* [*zomkoom*] est un terme d'origine maoga<sup>4</sup> désignant une « Boisson traditionnelle d'accueil à base d'eau, de farine de mil, de piment et de jus de tamarin » (AUF, 2004, p. 407). Dans sa conception traditionnelle, elle servait d'eau d'accueil et de bienvenu à un étranger. Mais de nos jours ce jus très prisé au Burkina Faso est en passe de devenir une boisson caractéristique du peuple burkinabè, produite et vendue dans toutes les régions du pays.

- *BRAKINA*: La *Brakina* [*brakina*] est une bière du Burkina Faso, brassée par la société du même nom (Brakina, Brasseries du Burkina).

Tous les noms des boissons ci-dessus énumérés, dans la plupart des exemples relevés, sont contenus dans les mêmes contextes d'emploi, comme dans les exemples ci-dessous :

---

<sup>4</sup> De la langue nationale *moore* (langue maternelle de la majorité de la population burkinabè)

(6) *Tu peux mettre dans l'eau, lait, lipton, café, sauce, bissap, gnamakou. Si tu veux faut laver. Si tu es fâché même là, faut mettre dans brakina, mets dans koutoukou, dans tchapalo, dans qui-ma-pousse. Faut te débrouiller seulement ça n'a qu'à arriver dans ton ventre ; c'est tout ce qu'on te demande.*

(7) *Vous pouvez mettre dans tout ce que vous consommez : de l'eau, café, bissap, gnamakou, zom-koom, brakina, qui-ma-pousse, tchapalo, beaufort, castel, guinness, du vin, éperon. Faut te débrouiller il va arriver dans ton ventre.*

#### 4.1.3. Les autres domaines

D'autres domaines sont aussi concernés par le recours aux emprunts. Il s'agit entre autres des :

- **Noms de médicaments**

Des noms de médicaments relevés dans nos enregistrements, un seul est d'origine burkinabè. Les autres étant pour la plupart d'origine étrangère, notamment de langues locales parlées dans certains pays ouest-africains d'expression anglaise, nous n'en ferons évidemment pas cas dans ce travail. Ci-dessous le nom d'origine burkinabè du médicament dont il est question dans nos enregistrements :

- *Goundo* : Nom d'origine *jula*, *goundo* [gũdo] signifie dans ladite langue "secret, mystère". Ce nom a été attribué à l'un des médicaments vendus dans les cars comme ayant des vertus thérapeutiques contre les hémorroïdes :

(8) *Le voilà qui est là, le goundo* [Il le montre aux passagers]. *Qui a déjà eu l'occasion d'utiliser ça ? Ça là, qui l'a déjà utilisé une fois ?*

- **Noms de plantes**

Contrairement à ceux des médicaments, les noms des plantes sont typiquement des emprunts aux langues locales. Il s'agit notamment de :

- *Kanifin* : du *jula* [kanifin], que les vendeurs eux-mêmes définissent comme du poivre africain. En témoigne le passage suivant d'un de ces vendeurs :

(9) *Mais les feuilles-là, on ne jette pas les feuilles hein! En cas de troubles sexuels, en cas d'hémorroïdes graves, écraser les feuilles, mélanger avec les poivres africains; ce que les Jula appellent kanifin là. Vous mélangez, vous faites lavement; se purger ; c'est bon!*

- *Baganayiri* est un emprunt au *jula* [baganayiri] : *bagana* "acacia niolitica" + *yiri* "arbre". *Baganayiri* désigne donc en *jula* l'acacia niolitica.

- *Pingninga* [pĩgnĩga] est un terme d'origine moaga (de la langue *moore*) qui, à en croire les vendeurs de produits, désigne l'acacia niolitica.

Dans l'exemple ci-dessous, ces deux termes désignant la même réalité dans les deux principales langues locales du pays (*moore* et *jula*), sont employés dans le même passage :

(10) [...] *La toux te fatigue! Vous connaissez le niolitica ? Le nom en jula ? Arrivé à Nouna ou Dédougou, demande au vieux c'est quoi le baganayiri! Il va t'indiquer. Si c'est Koudougou ici le nom en moore là c'est pingninga. Faut enlever les graines sèches de la plante, faut piler. La poudre la, tu prends une cuillère à café, tu mets dans un verre d'eau, tu mélanges et bois. Automatiquement la toux s'arrête!*

- *Touolo [tuolo]* : est le nom d'origine lobi<sup>5</sup> d'un produit dont le nom scientifique serait, selon ses vendeurs, l'acacia saligna. L'acacia saligna est en effet une des nombreuses espèces d'acacia, autrement appelé mimosa à feuilles de saule. Le dictionnaire 'Le Petit Larousse illustré' (1997, pp. 29 et 31), définit l'acacia comme un « arbre ou arbrisseau souvent épineux, à feuilles généralement persistantes, représenté par environ 600 espèces, dont un grand nombre sont cultivées sous le nom impropre de mimosa, pour leurs fleurs jaunes odorantes réunies en petites têtes sphériques ». Le *touolo* est une plante dont les vendeurs vantent les nombreuses vertus, comme dans les extraits ci-dessous :

(11) *Si tu veux voir sa valeur, va chez les Lobis au village. Tu verras un vieux de 80 ans qui peut te nettoyer un hectare d'igname du matin au soir! Regarde, c'est le touolo il mange. Il peut même épouser une fille de 17 ans et remplir convenablement le devoir conjugal.*

- *Arzantiiga* : Du moore [*arzān-tuga*], il s'agit d'un nom composé des termes *arzāna* "paradis" et *tuga* "arbre". *Arzantiiga* signifie donc en traduction littérale "l'arbre du paradis" ou le moringa pterygosperma (cf. N. Nikiéma et J. Kinda, 1997, p. 50). Les vendeurs de produit ne manquent aucune occasion pour vanter ses mérites, comme dans l'extrait ci-après :

(12) *Le moringa dépasse l'aloès. C'est la meilleure plante au monde ! Alzantiiga, pour ceux qui connaissent pas le nom en moore.*

#### 4.1.4. Le lexique ordinaire

Certains termes relevés dans nos corpus comme emprunts du français aux langues nationales appartiennent au vocabulaire ordinaire. Les circonstances de leurs emplois sont généralement suscitées par le cours des événements et nécessitent d'être spécifiées :

- Il arrive que le vendeur réponde en français à une question posée dans une des langues nationales par un passager-client, tout en employant un terme appartenant à ladite langue nationale. Un de ces exemples résulte du fait de vente suivant : Un vendeur fait déguster dans un car de transport une infusion d'un thé mentholé (considéré comme ayant des vertus multiples) à tous les passagers intéressés, avant d'égrener une liste de contre-indications au nombre desquelles celle qui interdit sa consommation aux femmes enceintes. Prise de frayeur, une

---

<sup>5</sup> Peuple du Sud-ouest du Burkina Faso dont la langue est le lobiri. On les trouve aussi au nord-ouest du Ghana et au nord-est de la Côte d'Ivoire.

dame, qui dit être en début de grossesse, interpelle en *jula* le vendeur. Celui-ci répond à la dame en français, mais en employant le terme *jula musokɔnɔman* qui signifie "femme enceinte" (*muso* "femme" + *kɔnɔman* "enceinte"), terme au centre de la question de la dame :

(13) *Non, c'est bon ! Musokɔnɔman ne boit pas.*

Dans une autre phrase, il interpelle la même dame en ces termes :

(14) *Est-ce que toi tu es musokɔnɔman ?*

-Parfois on assiste dans une même phrase, à l'emploi d'un terme en français, suivi automatiquement de son équivalent en langue nationale. C'est le cas dans l'exemple ci-dessous, où le coût d'un médicament est communiqué en français, puis immédiatement en langue nationale *moore*, comme une traduction pour les passagers-clients qui pourraient ne pas s'en sortir avec l'emploi des chiffres en français. Au-delà, ce type d'emploi peut aussi être interprété comme une technique de marketing visant à insister sur le prix du produit, afin de convaincre les acheteurs hésitants qu'il est nettement en deçà de sa valeur réelle :

(15) *En temps normal l'huile drobo a un prix de 2000 F. Mais ici je donne à 1000 F ; kobisi!*

Le mot *kobisi* signifie en effet mille francs (1000 F) en langue nationale *moore*.

#### 4.1.5. Les interjections

J. Dubois et al. (1994, p. 253) définissent l'interjection comme :

[...] un mot invariable, isolé, formant une phrase à lui seul, sans relation avec les autres propositions et exprimant une relation affective vive. Les mots que l'on classe dans la catégorie de l'interjection partagent tous le caractère suivant: alors qu'ils sont pratiquement dépourvus de contenu sémantique et qu'ils échappent aux contraintes syntaxiques, ils n'en agissent pas moins sur le contenu ou sur les situations du discours, grâce à l'intonation que leur confère le locuteur.

Certaines interjections propres aux langues burkinabè ont une fréquence d'emploi relativement élevée dans les discours des vendeurs de produits. Il s'agit entre autres de :

- *ɔnhɔn* [ɔhɔ̃] qui est employé en *jula* pour marquer une approbation :

(16) *Je suis au bureau! Hein ? Comment ? Non, y a pas de problème! Faut pas que vous me gêner trop! ɔnhɔn!*

- *Waayi* [wa:yi] est une interjection employée en *moore* pour marquer une surprise ou pour exprimer une admiration :

(17) *Quelle est la maladie la plus dominante en Afrique ? Celui qui trouve aura un cadeau. Oui, toi maman! C'est l'hémorroïde! Waayi! Vous avez trouvé la réponse! Faut donner le cadeau de maman! C'est un petit cadeau. C'est pas gros mais tout le monde va avoir le petit cadeau là!*

#### 4.1.6. Le relateur *o* [ô]

Le relateur *o* est employé en *jula* dans une séquence distributive pour séparer deux ou plusieurs formants « obligatoirement au singulier et à l'indéfini, de sorte qu'il manque le critère indispensable pour décider s'il s'agit d'une séquence ou d'un syntagme » (G. Dumestre, 2003, p. 107). Il est employé dans nos enregistrements à une fréquence assez élevée, en général pour notifier l'envergure thérapeutique que les vendeurs attribuent à certains de leurs produits :

(18) *Y a des gens qui ont pris, ç'a résolu leur problème. Les problèmes de tube digestif o, fièvre typhoïde o, choléra o, dysenterie o! Regarde, même les kooko de 1960. [...] C'est le meilleur médicament du siècle. Ya pas un médicament qui le vaut!*

#### 4.2. Le code-switching

Dans nos enregistrements, nous avons relevé quelques exemples où, en pleine conversation, les vendeurs de produits ont recours à des passages (phrases ou tout autre constituant complexe) dans une des langues nationales qu'ils emploient de façon alternée avec des phrases en français, pour des raisons d'ordre pratique. La vente des produits dans les cars relevant aussi du domaine du marketing, le recours ici au français et aux langues nationales, dans une alternance de phrases, vise à mieux convaincre, en prenant notamment en compte le statut des passagers francophones approximatifs. Nous avons ainsi noté les cas d'alternance suivants :

Dans l'exemple ci-dessous, une passagère s'adressant au vendeur en langue nationale *jula*, demande à ce qu'il lui serve le remède contre les hémorroïdes. Le vendeur, en lui remettant le produit, prend le soin de parcourir en français les symptômes de la maladie pour laquelle le médicament est recommandé, et poursuit en *jula* avec la posologie dudit médicament :

(19) [...] *Mais depuis que tu es petit, tu manges et tu te laves. Est-ce que tu laves aussi ton ventre ? hein ? Toutes les saletés là sont accumulées. Tu te réveilles le matin, tu as la paresse, tu es lourd, tout le temps tu es fatigué. I b'a min tile naani. A deen kelen nin, i b'a tila fila.* Le passage en *jula* signifie: "Le traitement dure quatre jours. Tu divises un comprimé en deux tranches."

Nous avons aussi rencontré un cas où le recours à une des langues nationales, dans une logique d'alternance avec le français, s'est manifesté par l'entremise d'un terme englobant, employé après une série d'énumérations :

(20) *Ça soigne aussi démangeaison, la carie dentaire, etc. A bee!*

Ce terme *jula* dit englobant (*A bee!*) est en fait un constituant complexe que nous considérons comme matériel de la langue encadrée, car relevant d'un emploi elliptique du verbe. En effet, dans l'exemple ci-dessous, le constituant *jula a bee* "le tout" (*a* "il" + *bee* "tout") est un emploi abrégé de la phrase :

(21) *A b'a bɛɛ filakɛ*. "Il les soigne toutes".

La forme elliptique du verbe (*A bɛɛ*) est en fait employée ici pour traduire, avec plus d'effet psychologique sur les clients, l'étendue des vertus conférées au médicament dont l'efficacité est vantée par le vendeur.

### **Conclusion**

Cet article nous a permis de mener la réflexion autour de l'apport des langues nationales burkinabè dans la construction du discours en français des vendeurs de médicaments dans les cars de transport. Nous retenons qu'au nombre des procédés communicationnels utilisés par ces vendeurs figure en bonne place le recours aux emprunts à certaines langues nationales et à l'alternance codique français/langues nationales. Les types d'emprunts relevés dans nos enregistrements et pris en compte dans la présente étude sont les emprunts lexicaux. Ils sont soit du champ lexical des pathologies les plus fréquentes dans le pays, soit de celui des mets alimentaires ou de boissons locales très prisés. On y enregistre également quelques termes relevant du vocabulaire ordinaire et des interjections empruntés à certaines langues nationales. Il y est même noté la présence d'un morphème relateur emprunté au *jula*. Quant au code-switching, il se manifeste concrètement par une alternance de phrases appartenant au français et à une des langues nationales du pays, dans un même passage du discours.

Loin de nous la prétention d'avoir abordé tous les contours du sujet, au regard de la diversité et de la richesse des procédés communicationnels caractérisant ce type de discours. D'autres types d'emprunts beaucoup plus subtiles, le recours à l'humour, ainsi que l'influence du français populaire ivoirien, pourront par exemples constituer des perspectives à cette étude qui s'achève. Les résultats issus de la présente analyse nous auront permis de mettre en lumière certaines des caractéristiques d'une des variétés endogènes du français, dans sa coexistence avec les langues nationales du Burkina Faso. Au-delà, il s'agit une fois de plus d'un autre témoignage (après D. Traoré, 2017, 2020 et 2023) hautement significatif du dialogue des cultures et de la coexistence des langues au sein de l'espace francophone.

### **Références bibliographiques**

- Agence Universitaire de la Francophonie, 2004, *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, Équipe IFA, 3<sup>e</sup> édition, Poitiers, EDICEF/AUF.
- DOMBROWSKY-HAHN Klaudia, 1999, *Phénomènes de contact entre les langues minyanka et bambara (Sud du Mali)*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- DUBOIS Jean et al., 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- DUMESTRE Gérard, 2003, *Grammaire fondamentale du bambara*, Paris, Karthala.

Daouda TRAORÉ, Emprunts et code-switching dans le discours des vendeurs de produits de santé dans les cars interurbains au Burkina Faso : Les langues nationales au secours du français, revue *Échanges*, n° 021, décembre 2023

INSD, 2022, *Cinquième Recensement Général de la Population et de l'Habitation du Burkina Faso, Synthèse des résultats définitifs*, Ouagadougou, Site internet : [www.insd.bf](http://www.insd.bf).

KWOFIE Emmanuel N, 2004, *La diversité du français et l'enseignement de la langue en Afrique*, Paris, AUF-L'Harmattan.

MYERS-SCOTTON Carol, 1992, « Codeswitching as a Mechanism of Deep Borrowing, Language Shift, and Language Death », *Language death, Factual and Theoretical Explorations with Special Reference to East Africa*, Berlin, Mouton de Gruyter, pp. 31-58.

NIKIEMA Norbert et KINDA Jules, 1997, *Dictionnaire orthographique du moore*, Sous-commission nationale du moore, Ouagadougou, atelier de la SOGIF.

SIMEU Simplicie, 2016, *Le français parlé au Cameroun : une analyse de quatre marqueurs discursifs (là, par exemple, ékyé et wèé)*, Thèse de doctorat, Grenoble, Université de Grenoble Alpes.

THOMASON Sarah Grey, 2001, *Language Contact. An introduction*, Washington D.C., Georgetown University Press.

THOMASON Sarah Grey et KAUFMAN Terrence, 1988, *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Berkeley, Los Angeles, Oxford, Univ. of California Press.

TRAORÉ Daouda, 2017, « Les locuteurs du senar au contact du français : mécanismes d'intégration des emprunts », *Cahiers du Centre d'études et de recherche en lettres, Sciences Humaines et Sociales (CERLESHS)*, Tome XXXI, n° 56, Ouagadougou - Burkina Faso, P.U.O., pp. 183-207.

TRAORÉ Daouda, 2020, « Le senar et le français en situation de contact : le cas des créations hybrides dans les discours des locuteurs du senar (langue senufo du Burkina Faso) », *Interfrancophonies, n° 11, Tome 1, Hybridité et diversité des langues en Afrique francophone. Perspectives (socio)linguistiques et littéraires*, pp. 60-77.

TRAORÉ Daouda, 2023, « Connecteurs et marqueurs discursifs du français en situation de contact : le cas des emprunts du senar (langue senufo du Burkina Faso) », *Ziglôbitha, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations*, Université Peleforo Gon Coulibaly-Korhogo, RA2LC n°06 volume 2, pp.125-142.

WINTER-FROEMEL Esme, 2015, « Le français en contact avec d'autres langues », *Manuel de linguistique française*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, pp. 401-431.

ZIAMARI Karima, 2008, *Le code switching au Maroc : l'arabe marocain au contact du français*, Paris, L'Harmattan.

#### Autre document consulté

Le Petit Larousse illustré 1997, Dictionnaire encyclopédique, Imprimerie Casterman, Tournai.